

retraites » (p. 289) qui serait en cause. Encourageons donc Nicolas Castel à poursuivre dans la voie d'une sociologie du salaire. Sa puissance explicative des dynamiques sociales passées et présentes mérite bien que les sociologues lui consacrent quelques heures de peine.

Cédric Frétygné

REV-CIRCEFT

Université Paris-Est Créteil Val de Marne

Manzo (Gianluca). – *La spirale des inégalités. Choix scolaires en France et en Italie au XX^e siècle.*

Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2009, 335 p., 24 €.

Le titre de l'ouvrage ne reflète que partiellement son contenu. Il présente effectivement une analyse des inégalités éducatives en France et en Italie, mais sa grande originalité est la méthode tout à fait novatrice dont il expose la mise en œuvre, et sur laquelle ce compte rendu se focalise. Relevant le défi lancé par Raymond Boudon, dès les années 1970, Gianluca Manzo construit un système, dit « de simulation », qui génère des données en reproduisant des mécanismes supposés représenter la façon dont les individus élaborent leur choix scolaire. Si les distributions ainsi créées ressemblent, du point de vue de la stratification éducatrice, aux observations empiriques, il considère que les mécanismes modélisés dans le système ont de bonnes chances d'être réalistes. Selon l'auteur, et à juste titre, ceux-ci constituent alors une véritable explication de la genèse des inégalités éducatives, symbolisées traditionnellement par le seul lien statistique entre l'origine sociale et le niveau de diplôme atteint, bien imparfait et insuffisant pour comprendre pourquoi et comment perdure le manque de fluidité sociale.

L'ouvrage est articulé de la façon suivante : une première partie précise la posture méthodologique de l'auteur, indi-

quant les limites des statistiques multivariées classiques en matière d'explication des inégalités et posant les principes du système alternatif proposé ; la deuxième partie est une analyse empirique approfondie des données des deux pays étudiés ainsi que de leurs institutions scolaires respectives ; la troisième partie décrit la mise en œuvre du système de simulation, dont les hypothèses s'appuient sur une perspective théorique dérivée d'une « approche du choix éducatif rationnel » enrichie des relations entre divers acteurs, ainsi que les résultats qu'il produit et les interprétations sociologiques à en tirer. Un résumé synthétique à la fin de chaque chapitre est très pédagogique et apporte un bon confort au lecteur. Le livre est complété par des annexes détaillées comprenant tableaux et figures sur les données empiriques et les données engendrées par le système de simulation, abondamment comparées les unes aux autres dans le texte, et par une bibliographie d'une grande richesse comprenant des références sur la description des inégalités elles-mêmes, sur les méthodes de leur mesure et sur les débats sous-jacents, opportunément utilisées au fil de l'argumentation.

Ce livre s'inscrit dans un débat en cours depuis une quarantaine d'années portant sur l'évolution de la stratification éducatrice, c'est-à-dire celle de l'accès des individus à tel ou tel niveau de diplôme selon leur classe sociale d'origine. Les termes du débat portent principalement sur la construction des mesures des inégalités : en effet, alors qu'elle semble évidente au sens commun, il n'existe pas de définition formelle de l'inégalité. Elle n'est pas simplement la non-égalité ; en particulier elle n'est pas définie par un ordre total : entre deux distributions, il n'est pas toujours possible de dire laquelle est la plus égalitaire. Les controverses qu'elle fait naître portent sur le fait que l'on peut construire plusieurs mesures parfaitement légitimes, mais débouchant sur des résultats contradictoires, l'une aboutissant à la conclu-

sion que l'inégalité a crû sur une période donnée, tandis que telle autre conduit à la conclusion inverse. Dans le cas des inégalités éducatives et de leur évolution temporelle, Manzo précise qu'il existe deux classes de mesure (proportions et *odds ratios*) qui renvoient à deux conceptions différentes de l'inégalité (p. 63) : soit dans les résultats (proportion des différents niveaux de diplômes au sein de chaque groupe social), soit dans les opportunités éducatives relatives, c'est-à-dire dans le processus d'allocation des individus aux places existantes (*odds ratios* ou bi-rapports généralisés) comparant les probabilités d'accès à un diplôme pour un groupe social par référence à un autre groupe social. Il s'agit de savoir si l'on s'intéresse plutôt à la quantité globale d'éducation reçue par les individus ou bien aux chances d'accès aux différents diplômes : en effet, la quantité globale d'éducation reçue peut avoir augmenté sans que la force du lien entre groupes sociaux et niveau de diplôme atteint ait diminué.

L'auteur fait état des controverses, cite de nombreux protagonistes et fait référence à maints articles ou ouvrages rapportant différents points de vue. Il insiste sur la récurrence et la manière cyclique avec lesquelles les mêmes discussions reviennent, tant en France que dans d'autres pays : Italie, Grande-Bretagne, Allemagne, États-Unis notamment. Il considère qu'il n'y a toujours pas de véritable accord entre chercheurs. Il conclut que ce débat est stérile, ne prend pas parti, mais juge nécessaire de chercher une autre voie.

C'est ainsi que, au-delà de ce débat sur la mesure des inégalités éducatives et celle de leur évolution, il s'engage dans une autre critique, à savoir que de toute façon ces différentes mesures des inégalités ne sont en rien explicatives des processus qui les génèrent. Il propose de comprendre d'où vient la persistance, au fil du temps, de la force de ce lien entre origine sociale et niveau de diplôme, seul espoir de pouvoir la réduire. Les interpré-

tations en termes de relations de cause à effet suggérées par les corrélations entre variables, dont les méthodes statistiques classiques sont les championnes, ne sont jamais formellement démontrées. Malgré leur « raffinement croissant » (p. 58) avec les méthodes de durée, multi-niveaux et d'appariement optimal qui « méritent d'être surveillées » (p. 41), ces méthodes prennent mal en compte les phénomènes temporels et les interactions entre les niveaux micro- et macrosociologiques. Manzo pense nécessaire de mettre en évidence des mécanismes qui puissent être à l'origine de la pluralité des dimensions composant l'inégalité, fabriquer la stratification éducative attestée et déterminer les associations statistiques constatées. Ces mécanismes n'étant pas directement observables, l'auteur propose de simuler ceux qui lui paraissent plausibles afin de voir s'ils provoquent les mêmes agencements que ceux repérés.

Ce sont des procédures statistiques classiques qui sont minutieusement utilisées pour réaliser les analyses empiriques sur les populations étudiées et qui permettent de repérer des régularités, comme l'hypertrophie en France des niveaux scolaires inférieurs (non-diplômés et diplômes type BEP ou CAP) et celle, en Italie, des niveaux intermédiaires (diplôme secondaire inférieur ou supérieur). Dans les deux pays, une forte polarisation est constatée entre les groupes sociaux supérieurs et les diplômes supérieurs. En France, les avantages du groupe supérieur par rapport aux autres sont très marqués ; en Italie, les avantages des groupes intermédiaires sont plus importants qu'en France et le lien entre groupes agricoles et niveaux inférieurs y est plus fort.

En matière d'évolution au cours du XX^e siècle, une tendance à l'expansion de l'éducation formelle est perceptible : le niveau éducatif s'est constamment élevé dans tous les groupes dans les deux pays. En France, les opportunités éducatives relatives se sont clairement améliorées, surtout avant les années 1950. Cette

inflexion n'est pas vraiment visible en Italie.

Supposant que les choix scolaires reposent en partie sur le système scolaire dans lequel les individus évoluent, l'auteur en compare les histoires respectives. Au cours du siècle, les principales différences entre les deux pays concernent la diversité des parcours possibles (avec la création des parcours professionnels en France) et les passerelles possibles entre les différents niveaux d'études, plus aisées en France qu'en Italie.

On en arrive à ce qui fait le propos central de cet ouvrage : « les méthodes de simulation offrent au sociologue un appareil technique adéquat pour mettre en œuvre un modèle générateur » (p. 42). Cette réflexion autour des méthodes de simulation, déjà répandues dans les années 1960, s'inscrit dans un nouvel élan international depuis les années 2000. En France, cependant, ces méthodes sont encore peu pratiquées en sociologie. Pourtant, bien mieux que les méthodes statistiques classiques, elles permettent d'appréhender un phénomène social comme un phénomène dynamique combinant divers niveaux : individuels, agrégés, collectifs, contextuels, sociétaux... et de représenter des enchaînements d'événements.

Dans le cas présent, la simulation porte sur des populations issues de chacun des pays étudiés (France et Italie) à un moment initial donné. Un système informatique sophistiqué exécute sur les individus de chacune de ces populations des algorithmes qui sont la traduction en langage informatique d'« hypothèses génératives » proposées par l'auteur ; ces hypothèses génératives sont la formalisation des comportements supposés des individus quant à leur façon de choisir des études au fil de leur scolarité. Ce système produit en résultat pour chacune des populations initiales une population « artificielle » dont chaque individu est titulaire d'un certain diplôme (ou éventuellement, pour certains, d'aucun diplôme) que l'on compare aux popula-

tions empiriquement observées, en particulier vis-à-vis de critères de stratification éducative, c'est-à-dire de répartition des différents niveaux de diplôme au sein de chaque groupe social.

Le système de simulation utilisé, dénommé « modèle du choix éducatif interdépendant », est un système multi-agents auquel l'auteur fournit des « hypothèses génératives » (HG) formalisant la théorie du choix scolaire qu'il a élaborée. Ces hypothèses sont fondées sur des articulations entre les facteurs microsociologiques ou individuels (selon bénéfices et coûts escomptés des différents diplômes, réussite scolaire passée, etc.) et les facteurs macrosociologiques (selon le groupe social d'origine, le système scolaire, le voisinage, etc.). Elles formalisent les relations d'interaction entre les individus, concernant une relation de voisinage engendrée par la proximité, des relations d'interdépendance issues d'effets d'agrégats sociaux dérivant d'actions passées (p. 32) et aussi les opportunités dues aux contraintes du système scolaire, et aboutissent à ce que chaque individu soit affecté par un indicateur de probabilité de choisir chacun des niveaux scolaires. Cet indicateur de probabilité correspond ainsi à une combinaison des différentes influences auxquelles est soumis chaque individu. Cette phase de spécification des hypothèses est éminemment théorique ; elle nécessite abstraction et simplification. Il s'agit enfin d'exécuter le système ainsi construit en faisant varier les paramètres (en particulier les bénéfices et coûts attribués aux diplômes et les densités des relations) des HG jusqu'à obtenir les « bonnes valeurs » : celles (différentes d'un pays à l'autre) pour lesquelles le système engendre des populations homologues du point de vue de la répartition des diplômes au sein des groupes sociaux et des diverses régularités observées empiriquement.

Pour chacun des deux pays, l'auteur est bien parvenu à paramétrer le système de façon à ce que les données produites

Revue française de sociologie

par la simulation soient homologues aux données empiriques : les comparaisons entre les unes et les autres sont finement détaillées. On peut cependant regretter qu'il ne tire pas parti de ces résultats encourageants pour mieux mettre en valeur les interprétations sociologiques du phénomène qu'il étudie. Il indique principalement que les interactions locales jouent un rôle central dans l'émergence de la stratification éducative : la ségrégation des groupes sociaux crée des conditions telles que les agents bien lotis voient leurs choix de plus en plus ambitieux se réaliser pendant que les personnes des groupes moins favorisés n'accèdent pas plus à la réussite scolaire, stagnant ainsi dans leur condition (p. 176).

Muni de son système, Manzo fait des expériences *in vitro*, testant diverses hypothèses « utopiques » en donnant d'autres valeurs aux paramètres. Elles aboutissent à des conclusions dont l'essentiel est qu'un équilibre entre les interactions intragroupes (dépendantes, par exemple, de la densité des relations au sein de chaque groupe social) et les interactions intergroupes (différentes selon la plus ou moins grande promiscuité sociale) peut être trouvé, qui favorise la fluidité sociale éducative.

L'une des limites, suggérée par l'auteur lui-même, est qu'il y a seulement une présomption de validité des hypothèses simulées. En effet, théoriquement rien ne prouve que l'on ne pourrait pas reconstituer les données empiriques avec d'autres hypothèses. Mais la présomption de validité est forte : les hypothèses sont plausibles et non contraires à la raison ; elles peuvent au moins être considérées comme vraies jusqu'à preuve du contraire. Les expériences *in vitro* que ce système permet de réaliser nous paraissent être prometteuses pour tester de nouvelles politiques publiques de façon tout aussi probante que des expériences *in situ* sans en comporter les risques dus, par exemple, aux éventuels effets de sélection.

En outre, l'un des apports de ces méthodes de simulation est l'exigence

qu'elles imposent de formaliser de façon précise des théories de mobilité sociale, couramment formulées de manière trop vague et générale pour pouvoir être correctement et précisément testées.

Ce livre présente des résultats très intéressants mais son plus grand apport est de montrer combien les méthodes de simulation peuvent contribuer à aller au-delà des méthodes quantitatives classiques dans l'explication des faits sociologiques. Il témoigne d'un travail considérable de la part de l'auteur, de beaucoup de rigueur et d'une connaissance, semble-t-il, exhaustive des travaux publiés sur les inégalités éducatives.

Marion Selz

Cmh-Eris – Cnrs

Santelli (Emmanuelle). – *Grandir en banlieue. Parcours et devenir de jeunes Français d'origine maghrébine.*

Paris, CIEMI (Planète Migrations), 2007, 320 p., 18 €.

Ce livre traite de la transition vers la vie adulte de jeunes issus de l'immigration maghrébine en France. L'originalité de cette recherche tient dans le fait de suivre le devenir d'une cohorte de jeunes ayant grandi dans la même banlieue lyonnaise. Cependant, il ne s'agit pas uniquement de suivre les jeunes restés dans le quartier, comme c'est le cas d'un certain nombre d'études, mais également de s'intéresser à ceux qui ont quitté le quartier pour partir s'installer ailleurs.

L'auteure se penche sur la diversité des parcours de ces jeunes. Il s'agit de mettre en lumière la complexité de leurs trajectoires et de rompre avec l'idée reçue de l'homogénéité de leur situation sociale du fait de leur histoire migratoire semblable, de leurs origines populaires partagées, de leur culture maghrébo-musulmane.

Santelli a l'immense mérite d'avoir tout d'abord réussi à mener une enquête